

OpenEdition Books

Presses universitaires de Rennes

Interférences

Les diagonales du temps

Marguerite Yourcenar et la non-vi...



ACCUEIL

CATALOGUE

DES 14626

LIVRES

ÉDITEURS

AUTEURS

OPENEDITION S

universitaires de Rennes

Les diagonales du temps | Bruno Blanckeman

Marguerite Yourcenar et la non-violence : un combat littéraire d'avant-garde

Agnès Fayet

p. 81-96

Texte intégral

- 1 À la fin de l'entretien accordé à Bernard Pivot en septembre 1979, Marguerite Yourcenar prononce les mots suivants : « De même qu'il y a trop d'êtres humains, il y a trop de livres. Il m'arrive de penser aussi aux feuilles des arbres qui ont été sacrifiées pour écrire tous ces livres. Et là, j'éprouve quelques remords. » Avec une tragique lucidité, Yourcenar exprime ici la conscience profonde du principe destructeur qui préside à la moindre action humaine, ses propres actes ne faisant pas exception. Bien avant qu'elle ne s'exprime ainsi, cette conscience l'aura conduite à orienter ses écrits vers une mise en scène de la violence, déclinée au fil des œuvres et sous-tendue par une voix non-violente, un message souvent murmuré qui s'exprime à travers le destin des personnages des récits. Rappelons que la non-violence est la recherche d'une manière d'agir permettant de lutter sans violence contre la violence. Ce concept n'est pas à confondre avec les stratégies non-violentes ¹ qui tendent à appliquer l'idéal que demeure la non-violence. Nous considérerons plusieurs approches de cet idéal et des stratégies liées dans trois romans de Yourcenar, *Mémoires d'Hadrien*, *L'Œuvre au Noir* et *Un Homme obscur*, choisis pour représenter la maturité des pensées de l'écrivain ². Les trois caractères centraux de ces romans illustrent trois réactions humaines dans la tourmente violente de l'histoire, réactions déterminées par les contingences. Nous essaierons de voir comment Hadrien, Zénon et Nathanaël s'engagent dans la conduite qui leur semble la plus juste dans leur situation pour améliorer leur condition d'homme et l'élever au-dessus de la mêlée. Nous nous arrêterons enfin à partir de là sur l'analyse de la question de l'avant-garde de Yourcenar en matière de non-violence, c'est-à-dire, au fond,

sur l'exploration de la contemporanéité de son engagement de ce point de vue.

Hadrien ou le pacifisme

2 Dans Mémoires d'Hadrien, c'est plus particulièrement la dimension politique de la non-violence qui est développée, en l'espèce le pacifisme d'un empereur du II^e siècle. Hadrien oriente sa carrière politique vers l'objectif de pacifier l'empire, d'installer et de conserver la paix romaine, objectif né de l'expérience des batailles décidées par son belliqueux prédécesseur, Trajan. L'ambiguïté d'Hadrien, en ce qui concerne la question de la non-violence, est très sensible. Les années aux frontières de l'empire sont difficiles mais heureuses. Hadrien s'y montre déjà opposé à la guerre mais tout autant séduit par l'esprit de conquête de Trajan et il tait son opposition ³. En quoi il reste un homme, et un homme de son temps. Ainsi, son goût pour la chasse témoigne d'une violence intrinsèque, de même que le culte de Mithra auquel il est initié. Il semble plus sensible face aux jeux du cirque mais il sacrifie sa sensibilité à la raison d'état, le principal moteur de son action. Il ne peut pas être un homme fondamentalement non-violent puisque ni l'époque ni le contexte ne le sont et qu'il dépend plus que tout autre des contingences. La nécessité est effectivement un frein à la non-violence, vécue dès lors comme un idéal qui fait de lui un être partagé entre ses idées et la réalité. Sa tendance vers l'idéal non-violent se concentre sur le principe pacifiste, qu'il juge bon à la prospérité de l'empire. Mesuré, il ne rejette pas utopiquement la guerre dans la spirale violente de l'histoire romaine, mais exclut les guerres de conquête :

Je n'avais pas la naïveté de croire qu'il dépendrait toujours de nous d'éviter toutes les guerres ; mais je ne les voulais que défensives [...]. Tout accroissement nouveau du vaste organisme impérial me semblait une excroissance malade, un cancer, ou l'œdème d'une hydropisie dont nous finirions

par mourir ⁴.

- 3 La métaphore du corps impérial trahit l'identification de l'empereur à l'empire et sa conception organique du fonctionnement politique impérial. À cet égard, il n'est pas inutile de rappeler qu'Hadrien est précisément mort d'une hydropisie. La conduite pacifiste s'applique à l'empire comme une hygiène de vie. L'application du vocabulaire de la médecine à la politique est d'ailleurs récurrente : « Je voulais le pouvoir. Je le voulais pour imposer mes plans, essayer mes remèdes, restaurer la paix. Je le voulais surtout pour être moi-même avant de mourir ⁵. » Être un empereur pacifiste revient pour Hadrien à être fidèle à des idées progressistes non-violentes tout en respectant les règles du jeu de la conduite de l'état romain. Un fond de violence perpétuel s'inscrit dans la mise en œuvre de sa politique pacifiste. « Je forçai la paix ⁶ », est-il écrit, expression impliquant une violence en apparence paradoxale dans la mise en œuvre du projet, comme les crimes dispensés pour la raison d'état. Sa vision de l'interaction guerre-paix s'exprime en termes identiques :

J'acceptais la guerre comme un moyen vers la paix si les négociations n'y pouvaient suffire, à la façon d'un médecin se décidant pour le cautère après avoir essayé des simples. Tout est si compliqué dans les affaires humaines que mon règne pacifiste aurait, lui aussi, ses périodes de guerre, comme la vie d'un grand capitaine a, bon gré mal gré, ses interludes de paix ⁷.

- 4 Nous retrouvons l'empereur lucide et visionnaire, comparant encore une fois les affaires politiques à la chose médicale, justifiant par avance les ruptures dans le contrat pacifiste qu'il passe au moment où il s'apprête à diriger l'empire. Hadrien se situe au milieu des impératifs de la nécessité et des visions idéalistes qui lui laissent entrevoir la paix comme un cadeau divin : « La puissance romaine prenait ainsi ce caractère cosmique et sacré, cette forme

pacifique et tutélaire que j'ambitionnais de lui donner ⁸. » Mémoires d'Hadrien est aussi le récit d'une quête de la paix et d'une marche vers l'accomplissement personnel d'un empereur visionnaire qui bute sur la révolte de Palestine. S'étant trop éloigné de la réalité des provinces de l'empire, noyé dans un bonheur personnel, la déception de ses rêves d'unificateur pacifiste n'en est que plus prégnante : « Si seize ans du règne d'un prince passionnément pacifique aboutissaient à la campagne de Palestine, les chances de paix du monde s'avéraient médiocres dans l'avenir ⁹. » Cette phrase, qu'il est possible sans trop de peine de lier à notre actualité, initie une série de réflexions très pessimistes sur l'avenir de l'humanité. Nous sentons la pensée de l'auteur derrière l'angoisse de l'empereur :

Comme l'initié mithriaque, la race humaine a peut-être besoin du bain de sang et du passage périodique dans la fosse funèbre. Je voyais revenir les codes farouches, les dieux implacables, le despotisme incontesté des princes barbares, le monde morcelé en états ennemis, éternellement en proie à l'insécurité. D'autres sentinelles menacées par les flèches iraient et viendraient sur le chemin de ronde des cités futures ; le jeu stupide, obscène et cruel allait continuer, et l'espèce en vieillissant y ajouterait sans doute de nouveaux raffinements d'horreur. Notre époque, dont je connaissais mieux que personne les insuffisances et les tares, serait peut-être un jour considérée, par contraste, comme un des âges d'or de l'humanité ¹⁰.

- 5 Cette projection dans l'avenir, qui se veut prémonitoire, l'est en effet dans le sens où elle annonce les troubles bien plus sévères dont notre époque autant que le XVI^e siècle de L'Œuvre au noir sont les miroirs. L'empereur désespéré par l'échec de son règne devient un oracle sombre dont les propos préfigurent la toile de fond du second roman qui nous intéresse ici, situé à « une de ces époques où la raison humaine se trouve prise dans un cercle de flammes ¹¹ ».

Zénon ou le dégoût de la violence omniprésente

- 6 Pas plus qu'Hadrien, Zénon n'incarne un idéal de non-violence. Il est d'emblée présenté comme un personnage violent, en particulier dans « La Vie errante ». Pour ne prendre qu'un exemple, il commence sa quête par le meurtre de Perrotin, l'ouvrier avec lequel il a eu des différends dans l'affaire des métiers à tisser. Le personnage évolue dans la seconde partie du roman, la maturité lui permettant d'éprouver de la compassion pour les victimes des maux de son siècle, comme c'est le cas par exemple pour la femme enterrée vive lorsqu'il traverse Tournai ¹², dont il ressent longtemps l'étouffement. Sa compassion s'étend à toutes les formes de vie ¹³. Il éprouve également des remords pour certaines de ses actions passées, comme la mise au point du feu grégeois par lequel il fait le constat de son implication dans l'horreur du monde. Zénon est une conscience humaine qui s'affine dans l'évolution chronologique du roman. A l'expérimentation et à l'incompréhension du monde qui accompagne sa vie errante succède l'empathie pour les êtres et les choses parfaitement illustrée dans le chapitre central « L'abîme » :

Une forêt remplissait la chambre. Cet escabeau, mesuré sur la distance qui sépare du sol le cul d'un homme assis, cette table qui sert à écrire ou à manger, cette porte qui ouvre un cube d'air entouré de cloisons sur un cube d'air voisin, perdaient ces raisons d'être qu'un artisan leur avait données pour n'être plus que des troncs ou des branches écorchées comme des saints Barthélemy de tableaux d'église, chargés de feuilles spectrales et d'oiseaux invisibles ¹⁴ [...].

- 7 La méditation permet à Zénon de retourner à la source des choses pour en rapporter les réalités violentes. Le dépassement de sa condition humaine pour se fondre dans le Soi universel entraîne une ouverture de sa conscience sur l'interconnexion des choses, des espaces et des périodes, le

conduisant à évoluer vers une grande compassion à l'égard de tous les êtres, un point de vue très proche de l'ahimsa¹⁵ de certaines religions asiatiques. Cette expérience montre bien à quel point l'évolution de Zénon vers la compassion naît d'un bain de violence. C'est parce qu'il ne cesse de côtoyer la violence du monde que Zénon apprend la compassion, qui passe autant chez lui par l'aide médicale qu'il apporte à ses contemporains que par le végétarisme qu'il pratique : « La viande, le sang, les entrailles, tout ce qui a palpité et vécu lui répugnaient à cette époque de son existence, car la bête meurt à douleur comme l'homme, et il lui déplaisait de digérer des agonies. » Relevons, comme souvent lorsqu'il s'agit de présenter l'engagement non-violent chez Yourcenar, la violence des propos. L'expression « digérer des agonies ¹⁶ » est de celles qui marquent tout particulièrement les esprits et qui, de ce fait, sert parfaitement la cause défendue. Dans l'Europe du xvie siècle, plus encore que dans le iie siècle d'Hadrien, la violence est liée à la condition humaine. La simple description d'un village flamand suffit à montrer l'insidieuse présence de la violence au quotidien :

Une bande d'enfants piailleurs allait à l'école, gracieux et ronds comme des rougesgorges dans leurs vifs habits. C'étaient pourtant là les sujets du roi d'Espagne qui iraient un jour casser la tête à ces coquins de Français. Un chat passa, rentrant au logis ; les pattes pendantes d'un oiseau lui sortaient de la gueule. [...] Une compagnie d'arbalétriers sortait pour tirer des grives, c'étaient de bons bourgeois réjouis qui se donnaient en causant des claques sur l'épaule ; chacun portait en bandoulière la sacoche qui contiendrait bientôt des parcelles de vie ayant un instant plus tôt chanté en plein ciel ¹⁷.

- 8 Le résultat de l'observation de Zénon traversant un village de Flandre est un kaléidoscope de scènes violentes. Aucun être n'est innocent, les enfants même portant par avance des responsabilités qui ne sont encore que des probabilités.

Dans ces conditions de violence généralisée à la vie quotidienne, tendre vers la non-violence apparaît contre-nature. Pour Zénon, qui est finalement lui aussi un homme pétri de sa propre violence, les contradictions apparaissent : « Zénon laissé seul se demanda comment il se faisait qu'il eût soigné avec dévouement ces coquins malades, puisqu'il les eût volontiers tués bien portants ¹⁸. » Perdu dans ses propres dilemmes au milieu d'un monde embrasé, Zénon ne peut qu'aboutir à un constat d'échec, comme l'a fait Hadrien, mais d'une manière amplifiée. Si Hadrien a pu influencer le cours des choses dans une certaine mesure, Zénon se voit réduit à subir les événements et à aboutir à son propre sacrifice pour finalement échapper à la torture du bûcher. Le suicide, acte contradictoire lui aussi, peut être pensé dans ce cas précis comme un sacrifice de soi violent, mais salvateur, un peu à la manière de l'acte chirurgical qui fait souffrir pour dispenser d'une souffrance bien plus grande. La scène du suicide de Zénon est d'ailleurs décrite d'un point de vue tout à fait chirurgical. Nous pensons alors à Gandhi qui écrit, non pas à propos du suicide mais de l'euthanasie :

De même qu'un chirurgien ne se rend coupable d'aucune violence quand il manie le scalpel, de même il se peut qu'on doive, dans certains cas exceptionnels, faire un pas de plus en supprimant la vie à celui dont le corps se débat dans la souffrance et ce, dans le seul intérêt du patient. On pourrait rétorquer que le chirurgien fait exactement le contraire puisqu'il opère son malade pour lui sauver la vie. Mais une analyse moins superficielle montre que, dans les deux cas, le but recherché est en définitive le même. Il s'agit de soulager l'âme intérieure de la douleur qui l'atteint à travers le corps ¹⁹.

- 9 Ainsi en est-il du suicide de Zénon, défini comme une prévention du corps contre la souffrance imminente du bûcher. Il reste qu'il est jusqu'à la fin entaché de la violence du monde qui détermine jusqu'à son dernier acte. Son

ascension vers la compassion ne peut être que fragmentaire. Nathanaël quant à lui semble s'en rapprocher plus absolument.

Nathanaël ou la compassion

- 10 En effet, des trois personnages que nous évoquons, Nathanaël paraît avoir le destin non-violent le plus accompli ou du moins porte-t-il le plus complètement les idéaux de l'auteur en la matière. Pourtant, comme Zénon, c'est un geste violent qui prélude à sa propre vie errante : « Nathanaël, pris d'effroi et de dégoût (il n'aurait pas su dire lequel des deux sentiments l'emportait) le repoussa, ramassa une pierre et le frappa en plein visage ²⁰. » Remarquons qu'il s'agit plus d'une réaction que d'une action, qui n'est d'ailleurs pas tragique. Nathanaël écoute surtout ses instincts de défense lorsqu'il frappe son agresseur, d'autant qu'il doit protéger son amie Janet. Gandhi lui-même n'exclut pas la réaction violente pour la survie :

Ma non-violence n'admet pas qu'on s'enfuit du danger en laissant les siens sans aucune protection. Je ne peux que préférer la violence à l'attitude de celui qui s'enfuit par lâcheté. Il est tout aussi impossible de prêcher la non-violence à un lâche que de faire admirer un beau spectacle à un aveugle ²¹.

- 11 Comme Hadrien, Nathanaël n'est pas non plus sans ressentir l'excitation communicative de la violence. Là encore, il s'agit d'une réaction pulsionnelle, entraînée par les circonstances du récit :

Le capitaine fit ouvrir le feu. Nathanaël avait horreur de toute violence, mais l'excitation des hommes manœuvrant les mortiers le gagna ; le bruit se répercutait le long des montagnes basses. C'était la première fois sans doute qu'elles renvoyaient ce tonnerre humain, n'ayant jamais connu jusqu'ici que le grondement de la foudre, et, au dégel,

les craquements des blocs de glace se détachant des falaises

22.

- 12 Remarquons que l'auteur n'épilogue pas sur l'action, mais ouvre plutôt le champ en dérivant sur le paysage, minimisant en quelque sorte la portée de la violence à laquelle Nathanaël participe, entraîné par le phénomène de groupe. Il est clair que la violence n'est pas ici une caractéristique de Nathanaël mais qu'elle découle des circonstances. lui-même n'est jamais à l'aise avec la violence. La meilleure preuve se trouve un peu plus loin dans le récit :

La poudre étant rare, on tuait le plus souvent les grands animaux des bois en creusant des fosses couvertes de branchages où la bête agonisait les jambes parfois brisées par sa chute, ou empalée à des pieux disposés au fond, jusqu'à ce qu'on vînt l'achever au couteau. Nathanaël se chargea une fois de cet office, et le fit si mal qu'on ne le lui délégua plus ²³.

- 13 Notons l'unicité de l'action en ce qui concerne Nathanaël, justifiée par son manque de prédisposition. On trouve sous-jacentes les convictions profondes de Yourcenar, comme un engagement passant par l'empathie avec l'animal sacrifié. À partir de là, dans le récit, Nathanaël n'est presque plus coupable d'aucune violence. Il protège au contraire les animaux contre la violence humaine. Dans l'île, cela passe par le silence sur ses rencontres avec eux ²⁴. En Hollande, il sauve un chiot destiné à un tigre de la foire. L'empathie avec l'animal est manifeste. Nathanaël associe toujours le sort des hommes à celui des animaux, comme l'illustre symboliquement l'enterrement de Foy dans l'île :

Le vieux s'était distrait de son chagrin en creusant la fosse : au cours de son travail, il aperçut une taupe dérangée dans son gîte souterrain et la coupa sauvagement en deux d'un coup de pelle. Sans que Nathanaël sût pourquoi, la mémoire de Foy et celle de cette bestiole assassinée restèrent à jamais liées l'une à l'autre ²⁵.

14 Comme dans *L'Œuvre au noir* parfois dans *Mémoires d'Hadrien*, les termes utilisés pour évoquer la mort animale sont identiques à ceux utilisés pour décrire la mort humaine : Ici, « assassinée » ; ailleurs, « supplice ²⁶ » là. Et des expressions oxymoriques, violemment éloquentes par leur recherche d'un effet de répulsion, comme « des cadavres tout prêts à servir de nourriture pendaient aux crocs du boucher ²⁷ ». Nathanaël n'est jamais complètement naïf face à la violence du monde. Ce personnage d'homme simple et bon a le recul d'un homme sage lorsqu'il analyse la situation, à partir des livres qu'il lit par exemple : « ces guerres et ces assassinats princiers lui semblaient faire partie de cet amas dit glorieux d'agitations inutiles qui jamais ne cessent et dont jamais personne ne prend la peine de s'étonner ²⁸ ». Il constate l'universalité des guerres, la permanence de la violence dans l'histoire, et s'étonne en parallèle de l'apologie de cette violence dans la représentation picturale ²⁹, tout comme il s'étonne de la coexistence entre les violences du monde et la beauté d'une parenthèse musicale dans le salon de Mme d'Ailly :

Dehors, les carriages continuaient à grincer ; un âne maltraité brayait ; les bêtes à l'abattoir mugissaient ou râlaient dans leurs agonies ; des enfants insuffisamment nourris et soignés criaient dans leurs berceaux. [...] À mille lieues peut-être, à l'est ou à l'ouest, tonnaient des batailles. Il semblait scandaleux que cet immense grondement de douleur, qui nous tuerait si, à un moment quelconque, il entraînait en nous tout entier, pût coexister avec ce mince filet de délices ³⁰.

15 De nouveau s'illustre ici l'universalité de la violence, extrêmement sonore en l'occurrence, pour contraster avec la douceur de la musique de chambre. Le quotidien rejoint l'histoire des champs de bataille à travers les stimuli sonores. Dans l'île frisonne où Nathanaël finit ses jours, le monde lui arrive de la même manière :

Le vieux apportait avec les vivres les bruits du village : une vache ou une jument mettant bas, l'incendie d'une meule, une femme battue ou un mari cocu, un enfant qui naît ou qui meurt, ou l'inexorable descente du collecteur d'impôts. On entendait même parfois parler d'une ville assiégée ou pillée en Allemagne ³¹.

- 16 Dans sa retraite insulaire, toute nouvelle qui l'atteint est un bruit et tout bruit est violence. Cet homme de paix trouve dans ce contexte une fin naturelle aussi douce que ses principes. Il se résume, avant de mourir, en deux phrases. La première le définit comme un être non-violent : « Il lui semblait aussi qu'il n'avait pas fait de mal, fût-ce seulement une pierre jetée à un oiseau, ou un mot cruel qui suppurerait dans la mémoire de quelqu'un ³². » La seconde le définit comme un être universel ne s'encombrant pas de divisions spécistes du vivant : « Il ne se sentait pas comme tant de gens, homme par opposition aux bêtes et aux arbres ; plutôt frère des unes et lointain cousin des autres ³³. » Les deux phrases contiennent à elles seules l'essence de l'ahimsa : non-violence dans les actions et dans les mots et vision cosmique du monde où l'homme se fond dans le Soi universel, abandonnant sa condition. Nathanaël est cet être de compassion, un homme obscur et extrêmement lumineux.

Les influences, les héritages et les combats personnels

- 17 Après cette exploration littéraire, avant d'envisager la question de l'avantgarde du combat, peut-être serait-il bon d'en évoquer l'héritage, ainsi que les ancrages dans la contemporanéité de l'auteur. Pour la question des influences en matière de non-violence de Yourcenar, une figure s'impose : celle de Thoreau, très présent à Petite Plaisance ³⁴. On retrouve chez Thoreau le privilège de l'individu sur le groupe, à savoir une foi en l'individu par qui passe la liberté

et les engagements. Se libérer de la société est pour lui un prérequis à l'évolution personnelle. Et c'est de chaque évolution personnelle que peut naître l'évolution de la société : une apologie du combat individuel que l'on retrouve parfaitement chez Yourcenar. Zénon, en particulier, est en rupture totale par rapport à la société, puisqu'il est en fuite perpétuelle. Il incarne l'idéal de Thoreau : une conscience libérée des entraves sociales, un individu déterritorialisé par ses errances. Tenant à la fois de l'ermite et du nomade, sans cependant complètement échapper aux attaches sociales que nécessite sa recherche, Zénon doit sa rupture de ban à la béance existant entre ses idées et la pensée commune. Son combat contre la violence de son temps est un combat individuel, né de l'expérience du monde. Il passe par le discours ³⁵ et par l'acte médical. Il se fonde sur l'expérience que l'individu est parti prenante du grand tout. Deux voies importantes pour Thoreau pour qui les mots ne cessent d'être les supports de la transmission des idées et pour qui l'homme doit vivre et penser à l'échelle de l'univers. Appartenir à l'univers, c'est être impliqué dans le monde et réduire son empreinte violente. Père de la désobéissance civile, Thoreau s'en prend essentiellement à l'état. « Je déclare tranquillement la guerre à l'État ³⁶ », écrit-il, permettant d'apprécier le paradoxe de l'offensive non-violente dont Gandhi et Luther King vont hériter. La non-violence, certes, mais pas la résistance passive, d'ailleurs rejetée sans ambiguïté par Gandhi ³⁷. L'importance de la notion de combat pacifiste se retrouve dans Mémoires d'Hadrien : « La plupart des hommes ressemblent à cet esclave : ils ne sont que trop soumis ; leurs longues périodes d'hébétéude sont coupées de quelques révoltes aussi brutales qu'inutiles ³⁸. » Les idées de l'empereur ne semblent pas bien loin de celles de l'anarchiste américain. Toutes deux mettent l'accent sur la soumission de l'humanité à un système et sur l'inutilité d'une solution violente pour

évoluer. Les pensées prêtées à Hadrien sont décidément des propos visionnaires qui dépassent son contexte historique et qui pourraient bien être l'écho des engagements de Thoreau. Hadrien dit encore :

Je doute que toute la philosophie du monde parvienne à supprimer l'esclavage ; on en changera tout au plus le nom. Je suis capable d'imaginer des formes de servitude pires que les nôtres, parce que plus insidieuses : soit qu'on réussisse à transformer les hommes en machines stupides et satisfaites, qui se croient libres alors qu'elles sont asservies, soit qu'on développe chez eux, à l'exclusion des loisirs et des plaisirs humains, un goût du travail aussi forcené que la passion de la guerre chez les races barbares. À cette servitude de l'esprit ou de l'imagination humaine, je préfère encore notre esclavage de fait ³⁹.

- 18 En résumé, aucune liberté n'est envisageable sans la libération volontaire des biens aliénants l'homme à la société. Et c'est ce que vit Thoreau, expérimentant dans les bois la vie la plus simple possible, délivrée le plus possible des conventions, des obligations sociales et des biens matériels.
- 19 Concernant les influences contemporaines à l'auteur, il faudrait citer au moins Gandhi, Luther King et Lanza del Vasto, dont on trouve également les ouvrages à Petite Plaisance ⁴⁰. N'oublions pas, par ailleurs, que Yourcenar déclare dans *Les Yeux ouverts* que « le livre qui a peut-être été relu, sinon le plus souvent, du moins avec le plus grand bénéfice, c'est l'Autobiographie de Gandhi ⁴¹ ». Les engagements de Luther King et de Lanza del Vasto sont directement dérivés des principes gandhiens de mise en pratique de la non-violence. C'est donc sur Gandhi que nous centrerons notre analyse. Nous l'avons déjà vu, Gandhi n'exclut pas le recours à l'acte violent lorsqu'il s'avère que ne pas y recourir serait plus violent encore. Il greffe sur ce discours une critique de la violence sociale :

Faire souffrir à petit feu les hommes et les animaux, faire

mourir de faim et exploiter ceux qu'on a réduits à sa merci pour mieux en tirer profit, humilier et opprimer sans motif les faibles et tuer leur dignité comme cela se voit chaque jour autour de nous, tous ces actes sont autrement plus empreints de violence que le fait de supprimer une vie par simple bienveillance ⁴².

- 20 Cette phrase illustre un combat social et humain universel, que les romans de Yourcenar analysés ci-dessus contiennent tous les trois à travers les descriptions de la condition humaine et animale qui émaillent les récits. Certes il ne s'agit pas de romans fondamentalement engagés dans la critique sociale, mais ils n'en sont pas dépourvus pour autant. Cette phrase est particulièrement bien adaptée à la situation dans laquelle se trouve Zénon en tant que médecin, illustrée, par exemple, par sa rupture du serment d'Hippocrate alors qu'il fait avorter une femme adultère pour la protéger des violences de son mari ⁴³. Il s'agit toujours pour lui, dans un monde purement violent, de choisir la solution qui l'est le moins. Les principes de l'action non-violente de Gandhi trouvent dans L'Œuvre au noir une parfaite illustration. « Quelle que soit la noblesse d'une cause à défendre, la haine et la violence compromettent la paix que l'on recherche et font redoubler la haine et la violence ⁴⁴ », écrit Gandhi. L'épisode des Anges de Münster et celui des iconoclastes peuvent montrer la justesse de ces propos. Le roman est fondé sur une spirale violente, précisément parce que chaque parti est installé dans ses convictions et utilise les mêmes solutions violentes pour se faire entendre, ce qui fait dire à Zénon : « Dans ce tintouin de paroles, de fracas d'armes, et parfois ce bon bruit d'écus, ce qu'on entend encore le moins, ce sont les cris de ceux qu'on rompt ou qu'on tenaille ⁴⁵. » Il s'agit là de résumer la violence, de manière toujours très sonore, en montrant qu'elle passe par les mots, les actions et les tractations financières. L'idéal de non-violence gandhien s'appuie quant à lui sur le choix d'une absence de violence en pensée, en

paroles et en actions. La non-violence gandhienne pouvait difficilement être présente autrement qu'en creux dans un roman évoquant le xvie siècle. Les trois romans s'accordent à constater la violence inhérente au monde et à l'homme dans le monde. Une distinction est toutefois faite chez Yourcenar entre la violence naturelle issue de la compétition animale et celle issue de la compétition humaine. Ainsi lit-on dans *L'Œuvre au Noir* :

Le renard et le lièvre, la ruse et la peur, habitaient la dune où il avait dormi, mais le tueur ne se réclamait pas de lois promulguées jadis par un renard sagace ou reçues d'un renard-dieu ; la victime ne se croyait pas châtiée pour ses crimes et ne protestait pas en mourant de sa fidélité à son prince ⁴⁶.

- 21 Pour Yourcenar, la violence humaine se charge d'une pollution d'idées qui intensifie l'indécence de la violence répandue. La violence des animaux est une loi naturelle, plus facile à admettre du fait de l'absence d'intention et de la prédominance de l'instinct. Cette théorie se rapproche de celle des scientifiques, en particulier des idées du botaniste Jean-Marie Pelt ⁴⁷ :

[...] chez [les animaux et les plantes], on a vu l'agression strictement « régulée » par de puissants et efficaces mécanismes d'inhibition. De ce point de vue, aucune espèce n'est condamnée à mort de son propre fait. Nulle part l'agressivité n'atteint des degrés tels qu'elle puisse mettre en péril l'espèce elle-même. Il n'en va malheureusement pas de même pour l'homme, qui a pris l'habitude de vivre en permanence dans l'équilibre de la terreur, même si celle-ci revêt des visages divers : terreur de l'apocalypse nucléaire ; terreur engendrée par le terrorisme aveugle et tout ce qu'il porte en soi de risques pour la communauté humaine ; terreur de l'exclusion sociale, des nouvelles pandémies, des cataclysmes écologiques, etc. ⁴⁸.

- 22 Nous atteignons ici le caractère avant-gardiste des idées yourcenariennes. Le partipris de la nature, sans équivoque

chez Yourcenar, trouve ses fondements en botanique et en éthologie, enclenchant le raisonnement conduisant à la nécessité pour l'homme d'être conscient du danger de violence exponentielle qu'il représente, une violence impossible à réguler naturellement. Le raisonnement scientifique vient compléter les incitations de certaines religions à l'évolution spirituelle nonviolente. À la fois tournée vers le passé, en accord avec les théoriciens d'un passé proche et dans la lignée spirituelle des penseurs de la non-violence de son temps, Yourcenar est par ailleurs précoce par certains aspects qui n'apparaissent que très indirectement dans les récits mais s'affichent ouvertement dans les entretiens. L'engagement de la femme complète, crédibilise et ancre les combats littéraires dans le domaine contemporain. Prenons quelques exemples. Yourcenar déclare à Matthieu Galey : « Je suis contre le particularisme de pays, de religion, d'espèce ⁴⁹. » Cet anti-spécisme s'exprime de fait chez Zénon et Nathanaël. L'empathie de l'un et de l'autre les conduit à expérimenter une grande proximité avec les autres espèces. Cela multiplie bien entendu le sentiment d'une omniprésence de la violence, mais permet aussi de comprendre l'urgence d'un changement de comportement. Les deux personnages sont, à la différence d'Hadrien, plutôt végétariens. Ils le sont probablement comme l'est Yourcenar, c'est-à-dire « à quatre-vingt-quinze pour cent ⁵⁰ », pour éviter toute radicalité, ce qui serait une violence à soi-même.

23 À propos de la surpopulation, Yourcenar n'est pas moins éloquente :

regardons à nu la cupidité d'une part, la crédulité et l'ignorance de l'autre, qui ont construit ce monde où l'air, l'eau, la terre, les aliments, le silence même, sont pollués ; où les gadgets remplacent les réalités ; où les tensions et les frustrations causées par une démographie incontrôlée préparent les guerres « absolues » de l'avenir... Trop nombreux dans un sac de farine, les charançons s'entre-

dévorent ⁵¹.

- 24 Avec le sens de la formule choc qui est le sien, Yourcenar souligne la relation entre la pollution et la surpopulation, puis entre la surpopulation et la violence. Zénon n'est pas loin, déclarant : « L'homme est une entreprise qui a contre elle le temps, la nécessité, la fortune, et l'imbécile et toujours croissante primauté du nombre... Les hommes tueront l'homme ⁵². » Sans prononcer le mot, le concept bioéconomique n'étant pas encore théorisé ⁵³, Yourcenar exprime la nécessité d'une décroissance démographique, associée à une décroissance économique et à un retour à l'essentiel pour éviter un engrenage consumériste ne pouvant aboutir qu'à des conflits armés. C'est là propos de visionnaire. Si Zénon et Nathanaël mènent une vie simple, et si même Hadrien est séduit par l'ascétisme, c'est que le fondement du progrès spirituel semble venir de là, de l'abandon des biens inutiles, du renoncement à l'escalade vers toujours plus de possessions. La voie était déjà tracée par Thoreau. Et c'est José Bové qui déclare aujourd'hui : « La non-violence va forcément de pair avec une vie simple ⁵⁴ ! » Lanza del Vasto et Gandhi sont ses modèles dans le domaine. Songeons aux propos de Gandhi : « Si nous voulons devenir non-violents, nous devons souhaiter n'avoir rien de plus sur terre que les plus petits de ce monde ⁵⁵. » C'est là une implicite condamnation du libéralisme sauvage.
- 25 Quels moyens pour les différents combats personnels dans lesquels Yourcenar est engagée ? Évidemment pas d'actes violents pour l'admiratrice de Gandhi et de Thoreau, mais, tout d'abord, la désobéissance civile, sans entrer dans le spectaculaire mais en l'intégrant au quotidien : manifestations, pétitions, lettres, boycott de produits de consommation ⁵⁶. Elle déclare dans *Les Yeux ouverts* : « Pendant des années, nous n'avons pas mangé de raisin dans cette maison, pour suivre les directives de Cesar Chavez ⁵⁷. » Yourcenar pratique la rebellion, ou plutôt la non-

coopération individuelle au quotidien. Il est important de souligner sa foi en l'individu comme moteur du changement social et politique :

Tout part de l'homme. C'est toujours un homme seul qui fait tout, qui commence tout : Dunand et Florence Nightingale pour la fondation de la Croix-Rouge, Rachel Carson pour la lutte contre les pesticides, Margaret Sangers pour le planning familial. [...] Il faudrait que l'homme participât sympathiquement au sort de tous les autres hommes ; bien plus, de tous les autres êtres ⁵⁸.

- 26 Ce principe fondamental de lutte individuelle, hérité de Thoreau, se retrouve dans les trois romans, où un individu infléchit son destin, et, plus rarement, celui des autres, en respectant simplement ses principes. L'individualisme n'est pourtant pas la clef de la réussite fulgurante de l'évolution de la conscience collective, et, si la lutte individuelle est positive, elle implique un processus évolutif lent. La construction d'une individualité non-violente et la force de l'exemple qui en résulte finissent pourtant par générer des progrès humains. Gandhi et Luther King se sont engagés individuellement dans un combat social et politique qui impliquait des millions d'hommes. Aujourd'hui, le Dalaï-lama ⁵⁹ donne un exemple à la fois spirituel et politique de la voie non-violente. Pour Yourcenar, l'écriture est probablement le moyen que trouve le combat individuel pour rejoindre le champ collectif. À la fois dans ses récits et dans ses essais, les uns complétant et amplifiant les autres, Yourcenar se lance dans un travail d'éveil des consciences. C'est un combat littéraire du même ordre qu'avait choisi Tolstoï, préconisant, à la fois dans ses romans et dans ses textes polémiques, un réveil spirituel de l'individu et la nécessité de ne pas résister au mal par la violence mais par la conscience. Dans *Guerre et Paix*, mais aussi dans les textes didactiques de la fin de sa vie, il cherche à diffuser l'idée de l'urgence de la non-violence ⁶⁰

27 Que retenir de ce panorama de la non-violence yourcenarienne ? Tout d'abord que pour Yourcenar, la construction de la non-violence passe à la fois par l'engagement quotidien et l'écriture littéraire. Les idées non-violentes des trois romans que nous avons parcourus sont toujours portées par des personnages solitaires, traduisant en quelque sorte l'individualisme de l'auteur. Hadrien, Zénon et Nathanaël semblent parfois trois incarnations d'une même entité humaine, vivant des expériences de nature à progressivement conduire à l'idéal yourcenarien qu'est Nathanaël, soucieux de n'avoir qu'un impact minimum sur l'univers, libéré des ambitions et des biens matériels jusqu'à la fusion avec le cosmos déjà initiée par Zénon sur la plage de Knokke. À la conscience très forte de la fatalité de l'implication humaine dans le grand principe destructeur, à la violence omniprésente s'ajoute le fait que l'action non-violente est partiellement vécue, faisant de la non-violence un absolu, ce qui rejoint la conception gandhienne. La voie de la non-violence paraît bien souvent contre-nature aussi bien pour Hadrien que pour Zénon : c'est la marche vers un progrès qui représente un effort sur soi et un apaisement du monde. La non-violence est une tendance, une impulsion donnée par Yourcenar, mais qui ne s'exprime que de manière fragmentaire dans ses œuvres. Elle existe surtout en creux, c'est-à-dire que le contexte violent et l'expression littéraire violente créent avant tout l'évidence de la nécessité d'une attitude non-violente. Yourcenar ne déconstruit pas l'idéologie de la violence. Elle en fait un terrain de recherche littéraire visant une amélioration de l'individu. Est-ce un combat d'avant-garde ? À première vue, le contexte historique des romans semble impliquer la négative. On échappe cependant aux limites du récit à travers quelques idées universelles qui ne peuvent appartenir à personne d'autre qu'à l'auteur. Yourcenar prête sa voix à ses personnages lorsqu'il s'agit de proférer des

paroles tournées vers l'avenir, propos visionnaires sur la gravité des choses en guise d'avertissement au lecteur. Les entretiens aident à décrypter la voix de l'auteur derrière celle des personnages, à trouver la modernité du combat derrière les champs de bataille du passé. L'histoire est donc un outil d'expression de la contemporanéité de l'auteur. Sa position s'inscrit dans les débats actuels : en bioéconomie, la théorie naissante de la décroissante soutenable, en politique, les acteurs de l'alternative non-violente qui s'inscrivent dans la lignée des grandes voix du xixe et xxe siècle. L'appel de Yourcenar, entre les lignes des romans, dans les essais et les entretiens, est un appel à la citoyenneté, à la responsabilité et à la conscience individuelle. Contestant la logique économique, agressive dès le xvie siècle, dénonçant la politique de conquête de l'empire romain, encore facilement transposable dans l'actualité, critiquant les inégalités sociales sources de violences quotidiennes depuis la nuit des temps, Yourcenar pourrait aujourd'hui sympathiser avec l'altermondialisation, c'est-à-dire revendiquer un mode de développement respectueux de l'environnement et plus soucieux de l'être humain, revendiquer une justice économique, l'autonomie des peuples de la planète et le respect des droits de l'homme. En un mot, revendiquer les conditions de l'installation d'un idéal de non-violence.

Notes

1. Il faudrait citer bon nombre de stratégies non-violentes. Nous renvoyons au site de l'Institut de recherche sur la résolution non-violente des conflits (IRNC) : <http://www.irnc.org/index.htm>
2. Les paginations seront celles d'Œuvres romanesques.
3. Mémoires d'Hadrien (MH), op. cit., p. 325-326.
4. Ibid., p. 341.
5. Ibid., p. 353.
6. Ibid., p. 358.

7. Ibid., p. 361-362.
8. Ibid., p. 415.
9. Ibid., p. 473.
10. Ibid., p. 474-475.
11. Ibid., p. 178.
12. Œuvre au noir (ON), p. 672-673.
13. Nous pensons au hibou crucifié, *ibid.*, p. 771-772.
14. Ibid., p. 700.
15. Ahimsa est un terme sanskrit composé du préfixe privatif a et d'un dérivé de la racine han, « nuire, faire du mal ». Il s'agit du principe de non-violence active, ou de force de l'amour.
16. ON, *op. cit.*, p. 703.
17. Ibid., p. 753-754.
18. Ibid., p. 763.
19. Gandhi, *La Voie de la non-violence*, coll. Folio, Gallimard, p. 92-93.
20. *Un Homme obscur* (HO), *op. cit.*, p. 948.
21. Gandhi, *Tous les hommes sont frères*, coll. Folio essais, Gallimard, p. 179.
22. Ibid., p. 951-952.
23. Ibid., p. 957.
24. Ibid., p. 958.
25. Ibid., p. 959.
26. Ibid., p. 1028.
27. Ibid., p. 995.
28. Ibid., p. 968.
29. Voir le passage concernant le tableau Tite et Bérénice, HO, *op. cit.*, p. 1004.
30. Ibid., p. 1001.
31. Ibid., p. 1029.
32. Ibid., p. 1035.
33. Ibid., p. 1035.
34. Inventaire de la bibliothèque de Marguerite Yourcenar établi par

Yvon Bernier, Siey, Clermont-Ferrand, 2004. Thoreau : entrée 4 866 – The Succession of Forest Trees, Wild Apples and Sounds ; entrée 4 885 The Maine woods ; entrée 4 880 – Walden.

35. Voir ses conversations avec Henri-Maximilien et le prieur des Cordeliers.

36. Henry David Thoreau, La Désobéissance civile, éditions mille et une nuits, p. 40.

37. « Rien n'a jamais été fait en ce monde qui ne soit dû à l'action. Je rejette l'expression « résistance passive » : elle ne traduit pas complètement la réalité et on pourrait y voir l'arme des faibles. » Gandhi, Tous les hommes sont frères, op. cit., p. 177-178 et encore : « On ne peut pas être vraiment non-violent et rester passif devant les injustices sociales. » Id., p. 159.

38. MH, op. cit., p. 374.

39. Ibid., p. 375.

40. Inventaire de la bibliothèque de Marguerite Yourcenar, op. cit. : Gandhi : entrée 6 838 – Gandhi's Autobiography – The story of my experiments with truth. Lanza del Vasto : entrée 6 835 – Le Pèlerinage aux sources ; entrée 6 844 – Principes et préceptes du retour à l'évidence. Martin Luther King Jr : entrée 4 976 – Why we can't wait ; entrée 4 977 – Where do we go from here : chaos or community ?

41. YO, op. cit., p. 241.

42. Gandhi, La Voie de la non-violence, op. cit., p. 94.

43. ON, op. cit., p. 685.

44. Gandhi, La Voie de la non-violence, op. cit., p. 115.

45. ON, op. cit., p. 712.

46. Ibid., p. 766-767.

47. Il faudrait également considérer l'ouvrage de Konrad Lorenz , L'Agression, une histoire naturelle du mal, Flammarion, 1969.

48. Jean-Marie Pelt, La Loi de la jungle. L'agressivité chez les plantes, les animaux et les humains, Fayard, 2003, p. 251-252.

49. YO, op. cit., p. 271.

50. Ibid., p. 294.

51. Ibid., p. 285.

52. ON, op. cit., p. 817.

53. Nicholas Georgescu-Roegen, *La Décroissance*, Sang de la terre, Paris, 1995.
54. José Bové, « Non-violence et simplicité » in *Ecologie et spiritualité*, collection Espaces libres, Albin Michel, 2006, p. 68.
55. Gandhi, *Tous les hommes sont frères*, op. cit., p. 163.
56. YO, op. cit., p. 287.
57. YO, op. cit., p. 294. César Chavaz est un syndicaliste, défenseur des droits des travailleurs agricoles mexicains en Californie dans le milieu des années 1960.
58. Ibid., p. 286.
59. Dalaï-lama, Discours de réception du prix nobel de la paix en 1989 : « The problems we face today, violent conflicts, destruction of nature, poverty, hunger, and so on, are human-created problems which can be resolved through human effort, understanding and the development of a sense of brotherhood and sisterhood. We need to cultivate a universal responsibility for one another and the planet we share. » L'intégralité du texte est disponible sur http://nobelprize.org/nobel_prizes/peace/laureates/1989/lama-acceptance.html
60. Ses textes didactiques à tonalité chrétienne, *Le Royaume de Dieu est en vous* et *Ce que je crois*, fortement censurés, n'ont malheureusement pas eu l'audience souhaitée. Cet exemple tendrait à souligner que les textes fictionnels ont un impact bien souvent supérieur aux textes didactiques, et même polémiques, du fait de l'amplitude de la diffusion et du masque narratif posé sur les idées, aidant à contourner la censure.

Auteur

Agnès Fayet

Le texte et les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont sous **Licence OpenEdition Books**, sauf mention contraire.

Référence électronique du chapitre

FAYET, Agnès. *Marguerite Yourcenar et la non-violence : un combat littéraire d'avant-garde* In : *Les diagonales du temps : Marguerite Yourcenar à Cerisy* [en ligne]. Rennes : Presses universitaires de

Rennes, 2007 (généré le 28 mars 2024). Disponible sur Internet : <http://books.openedition.org/pur/32378>. ISBN : 978-2-7535-4666-0. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pur.32378>.

Référence électronique du livre

BLANCKEMAN, Bruno (dir.). *Les diagonales du temps : Marguerite Yourcenar* [en ligne]. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2007 (généré le 28 mars 2024). Disponible sur Internet : <http://books.openedition.org/pur/32362>. ISBN : 978-2-7535-4666-0. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pur.32362>.



Ce site utilise des cookies et vous donne le contrôle sur ceux que vous souhaitez activer

✓ Tout accepter

✗ Tout refuser

Personnaliser

Politique de confidentialité